

Ecrire son chemin - II

L'écriture sinthomatique de Juan Goytisolo
dans "Pièces d'identité"

Christophe Gervot

Christophe Gervot

Écrire son chemin – II

L'écriture sinthomatique de Juan Goytisolo dans "Pièces d'identité"

© Christophe Gervot, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1042-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Juan Goytisolo, écrivain espagnol catalan, issu de la bourgeoisie de Barcelone, a publié de nombreux ouvrages, traduits dans de nombreuses langues. Né à Barcelone en 1931, il connaît enfant la période historique de la République espagnole, puis celle de la Guerre d'Espagne, guerre civile au cours de laquelle la République au pouvoir et ses partisans, les républicains, durent affronter les « nacionales », c'est-à-dire les nationalistes, à la suite du coup d'État déclenché en 1933 depuis le Maroc puis dirigé depuis l'Espagne elle-même par Francisco Franco qui, à l'issue des 3 ans de cette guerre fratricide, aboutit à l'instauration de la dictature franquiste, du nom de celui qui la dirigea d'une main de fer jusqu'en 1975, année de sa mort.

Juan Goytisolo, opposant au franquisme, sa jeunesse passée, s'exila en France, à Paris, où il écrivit notamment *Señas de identidad*, qui fut publié en langue espagnole au Mexique, avant de l'être en Espagne en 1976, après la fin de la dictature franquiste, pendant la période de la « Transition démocratique » qui aboutit à l'adoption de la Constitution, démocratique, celle que connaît actuellement l'Espagne, par les espagnols, en 1978.

J'ai lu pour la première fois ce roman en 1990. Ce roman à la couverture énigmatique - l'édition de 1988 montrait le visage tripliqué d'un jeune homme regardant, ou cherchant, dans trois directions sur le fond découpé de la géographie espagnole : son profil gauche regardait vers l'ouest (vers le Portugal, vers l'océan Atlantique), son visage de face semblait conscient, et son profil droit regardait vers l'est, qui en Espagne, s'appelle le Levant) – m'intéressa d'emblée.

Je souhaite, dans ce mémoire étudier, dans le cadre de ce qu'il décrit du lien social du protagoniste/narrateur, ce qui fait de l'écriture de Juan Goytisolo une écriture sinthomatique.

Qui entreprend la lecture de *Señas de identidad* doit le savoir : Juan Goytisolo ne sera pas son guide puisque lui-même cherche son chemin au travers de celui d'Álvaro, protagoniste narrateur. Vouloir faire l'étude de ce roman, c'est encore ne pas craindre d'affronter sa complexité, ce qu'exprime Carmen Martín Gaité de façon très spontanée dans une lettre à Juan Goytisolo dont un professeur auteur d'une thèse m'a fourni la copie et dont je traduis un extrait ici : « Ton roman fait feu sur tout. Il est si vaste et compliqué qu'après la nuit d'insomnie dans laquelle m'a précipitée sa lecture, je ne sais par où commencer à t'en parler. »¹

C'est un dialogue paru en 1967 dans la revue *Mundo Nuevo*², à la suite de la publication du roman au Mexique, qui me suggéra la forme que prendrait cet

essai.

Juan Goytisolo y dépeignait son roman comme fait d'une double trame, celle de la narration, qui le structure, et celle, subjective, de l'implication de l'auteur dans son œuvre :

« L'action réelle, si l'on peut l'appeler ainsi, se déroule sur une période de trois jours ; mais, pendant ces trois jours, il y a de nombreux retours en arrière, une série de références non seulement biographiques, mais aussi antérieures à la naissance même du personnage d'Álvaro, références à sa famille, à l'origine de la fortune familiale, acquise à Cuba, et s'échelonne jusqu'au moment où il revient en Espagne et se rend compte que l'Espagne a évolué d'une façon qu'il n'avait pas prévue, et cela provoque en lui une crise qui l'amène à réaliser un examen de conscience, *véritable sujet du roman*. »³

Ce tissu de références personnelles, aussi bien qu'historiques et sociales amenait donc l'auteur, à travers son personnage, à s'interroger sur lui-même et sur le cadre de la société espagnole telle qu'il la connaissait depuis son enfance ainsi que sur l'Espagne franquiste de sa jeunesse et de son âge adulte.

Emir Rodríguez Monegal, critique, essayiste et directeur littéraire de plusieurs périodiques d'Amérique latine, puis fondateur et directeur de *Mundo Nuevo* à Paris, mais également ami personnel de Juan Goytisolo, précisait :

« [...] un examen de conscience suppose toujours un je et un tu à l'intérieur d'une même personne, en un dialogue d'une dialectique infinie. On trouve ce dialogue dans ton roman, au cours de l'expérience de ces trois jours du personnage. En outre, j'oserais dire encore autre chose : je crois que ce dialogue a lieu également au niveau auteur/personnage. »

Il posait là une question essentielle pour tout romancier, celle des liens qui l'unissent à son ou ses personnage(s), donc celle de l'autobiographie, question à laquelle Juan Goytisolo répondait :

« La structure de *Pièces d'identité* répond à une expérience personnelle ; dans un certain sens, on peut dire que c'est une structure autobiographique.. »⁴ [...] Je m'explique : parallèlement à l'argument, au déroulement de la fable, il y a un processus constructif qui amène à un résultat⁵, à cette malédiction gitane d'Álvaro contre sa ville, au dernier chapitre. Si l'action progresse d'une part, la construction aussi. La narration libre que j'emploie dans les dernières pages est le résultat de mon expérience d'écrivain au cours de la construction du livre [...] c'est le résultat d'un processus qui se déroule sous les yeux du lecteur.⁶ C'est ce que j'appelle, moi, une œuvre ouverte. [...] j'ai essayé d'adapter cette expérience interne à la problématique générale du roman. Par exemple, au début, je voulais traiter le personnage d'Álvaro sur un double plan : à la troisième personne, vu de l'extérieur, et en me glissant à l'intérieur de lui, en parlant à la première personne. Mais à un moment donné, je me suis rendu compte que je devais employer la deuxième personne, au lieu de la première, parce qu'il y a chez Álvaro une sorte de dédoublement qui fait que quand il monologue, il se parle à lui-même comme s'il était un autre. Autrement dit, le tu correspond davantage à ce dédoublement que le je. Dans le « je », il y avait une simplification dangereuse, et après avoir écrit quelques 150 pages à la première personne, je suis passé à la deuxième pour rendre cette complexité...⁷

Emir Rodríguez Monegal insistait alors dans cette entrevue sur l'un des thèmes centraux du roman, celui des Espagnes multiples et de la relation du

personnage d'Álvaro avec ces « varias Españas », thème qui a préoccupé Juan Goytisolo pour lui-même, et sur lequel il a écrit des travaux de critique sociale et culturelle très importants.

L'auteur en venait alors à expliciter ce qui avait nourri son travail pour ce roman et ce qui en faisait le double intérêt :

« Le roman, selon moi, offrait une thématique doublement intéressante : d'une part l'exposition de l'univers d'Álvaro, et d'autre part son analyse de l'évolution contemporaine de l'Espagne. C'est pourquoi le titre de *Señas de Identidad*, que j'ai dû mettre à la dernière minute, me paraît assez expressif. Comme tu le sais, au départ, ce roman s'appelait « Mejor la destrucción, el fuego »⁸, ce qui est un vers de Luis Cernuda [...] En revanche, *Señas de Identidad* est un titre plus neutre que le précédant, moins passionné, mais *il reflète mieux les coordonnées identitaires du personnage d'Álvaro, ses coordonnées personnelles, familiales, celles de son milieu social et même les plus externes de la société espagnole de son temps et de la société industrielle moderne.* »⁹

Voilà donc la complexité de *Señas de Identidad* : celle qui régit les rapports entre l'auteur, le narrateur et le protagoniste¹⁰, ceux qu'il entretient avec lui-même, de même que les rapports du couple Álvaro/Goytisolo avec le monde, avec la société dans laquelle il évolue. La lecture des deux volumes autobiographiques : *Chasse gardée*¹¹ et *Les royaumes déchirés*¹² me permit d'élucider en partie la relation « de père à fils » que revendique Juan Goytisolo avec son personnage. L'auteur, en tant que tel, est bien le « père » d'Álvaro, puisqu'il a engendré ce personnage littéraire, mais cet engendrement est double : il est l'auteur mais aussi le sujet de son roman, comme le prouveront les correspondances du roman avec l'autobiographie de Goytisolo que je mettrai en avant dans ce travail.

Par ailleurs, la problématique affective et sexuelle de l'auteur adulte est fortement présente dans ces deux volumes autobiographiques. Elle constitue même la trame de la recherche que Goytisolo effectue sur lui-même, alors qu'elle n'est qu'à peine évoquée explicitement dans *Señas de Identidad*, et uniquement de façon allusive ou imagée, bien qu'elle se pose avec acuité au moment de l'écriture du roman. L'« examen de conscience » auquel se livre Álvaro consiste en l'exploration des coordonnées intimes et familiales de l'enfance, puis de leurs liens avec la société. Pourtant, il s'agit pour Goytisolo de trouver, d'écrire, au fil des mots et des pages, son chemin, celui qui mène au dénouement du roman et à une « assomption » subjective. Ici, la thèse d'Hervé Castanet de d'Alain Merlet, tous deux critiques littéraires et psychanalystes, nous éclaire. Elle orientera ce travail. La voici :

« l'écriture est un traitement du réel,¹³ entendu ici comme l'exclu défini du sens, comme ce qui se

rencontre comme inassimilable. « Le réel c'est l'impossible » dira Lacan à la fin de son enseignement. Comment entendre cette référence au réel qui ne se réduit pas aux formes concrètes de la réalité (biographie ou autre) ? Le concept de *style* ouvre une voie »¹⁴ « Le style d'un écrivain, d'un poète, d'un peintre mais aussi d'un théoricien – est inséparable d'un point spécifié de réel – soit ce qui échappe à toute prise du mot, de l'image, de la représentation ou du concept. Précisément, la fonction (et l'usage) du mot, de l'image, de la représentation, du concept est, non point de réduire ce réel, mais de l'épurer, de le mettre aux commandes de l'acte – de l'acte d'écriture, de poésie ou de création d'images. Ce réel est CAUSE. »¹⁵ « Aussi, l'auteur, qu'un nom propre désigne, *est moins la cause que l'effet de son œuvre.* »¹⁶ Une telle formulation sort le rapport auteur-œuvre de l'idéalisme causal qui souvent se retrouve ici ou là »¹⁷ « ... dire, écrire, donner à voir, théoriser font surgir un réel qui – l'œuvre y fait réponse- produit tel écrivain, tel poète, tel peintre, tel théoricien. »¹⁸

Hervé Castanet et Alain Merlet mettent cette thèse à l'épreuve, à propos de quatre grands écrivains : Antonin Artaud, Marcel Jouhandeau, Jean Genet, et Pierre Klossowsky. Ils rencontrent et illustrent en cela une idée, une conception de l'écriture que la lecture de Juan Goytisolo ne peut qu'inspirer : au travers de ses romans, dès *Señas de Identidad* (« *mon premier roman adulte* »), Juan Goytisolo met le réel, et ce qui l'a fait Juan, aux commandes de son acte d'écriture, ce qu'il explicite dans ses deux volumes autobiographiques. Il se met en chemin, littéraire, mais aussi bien subjectif, au moyen de l'écriture. En ce sens, il écrit son chemin. Son écriture sinthomatique le met en chemin vers une position subjective qui sera celle qu'il occupe à la fin du roman, et que Juan Goytisolo, écrivain de l'aire hispanique, vient à occuper à partir de ces efforts littéraires qui débutent avec *Señas de identidad*.

Quand, en psychanalyse et en littérature, on fait référence au sinthome, on pense aux développements de Jacques Lacan à propos de James Joyce dans *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*¹⁹.

Dans *Le Séminaire, Livre XXIII*, Jacques Lacan revient sur sa triade Réel, Imaginaire, Symbolique et la présente de manière topologique, sous la forme de nœuds borroméens. Si pour les névrosés, Réel, Imaginaire et Symbolique tiennent ensemble parce que le sujet névrosé dispose du symbolique et du Nom-du-Père, c'est-à-dire du langage dont il fait usage par la parole et/ou l'écriture et dont les significations des signifiants sont stables et sereines grâce au point de capiton entre un signifiant (un signifiant de la loi) et un signifié pour le sujet, pour les psychotiques les significations sont sujettes à caution, ce dont témoigne la recherche de sens à mettre sur ses symptômes lors des crises psychotiques donnant lieu à son délire, et pour les autistes, qui ne sont pas entrés dans la parole pleine, la signification échappe toujours. C'est pourquoi Lacan trace un nœud borroméen particulier pour Joyce, où le symbolique ne tient pas avec le

Réel et l'Imaginaire, sauf à en faire un usage propre, qui a l'air de tenir.

« Du même coup, si le symbolique se libère, comme je l'ai autrefois bien marqué, nous avons un moyen de réparer ça. C'est de faire ce que, pour la première fois, j'ai défini comme le sinthome. C'est le quelque chose qui permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer de tenir ensemble (...) ».

Je me suis permis la dernière fois de définir comme sinthome ce qui permet au nœud à trois, non pas de faire encore nœud à trois, mais de se conserver dans une position telle qu'il *ait l'air* de faire nœud à trois. (...) »

J'ai pensé que c'était là la clef de ce qui était arrivé à Joyce.²⁰ »

Le sinthome de Joyce, c'est qu'il écrit pour être considéré comme *The Artist*. Lire Juan Goytisolo donne aussi l'impression – ce que je vais expliciter – d'un auteur pour qui écrire est, bien sûr, traiter des « bouts de réel²¹ », et pour qui, comme Joyce pour Lacan « l'écriture est essentielle à son ego »²².

Señas de identidad, ce roman est situé comme pièce centrale du moment de bascule dans l'œuvre et la vie de Goytisolo, en 1966, tel que le décrit Emmanuel Le Vagueresse dans son ouvrage *Juan Goytisolo, écriture et marginalité*²³, qui insiste principalement sur la problématique sexuelle. Crucial pour l'auteur, ce roman n'est pour moi pas seulement la trace écrite ou l'accompagnement d'un mouvement personnel effectué par ailleurs et sans lui : il constitue le moyen par lequel ce mouvement peut se produire, il en est davantage la cause que l'effet. Il s'y joue un travail d'écriture qui a à voir avec un travail proprement analytique, même s'il ne peut le remplacer, et il en résulte une modification de la position subjective de l'auteur, c'est-à-dire de la place qu'il occupe dans la vie, qu'elle soit littéraire, sociale ou culturelle, mais également intime.

Ici, à partir de ses déterminations sociales, je pose les questions suivantes : quelle image de son identité nous donne-t-il à voir venant des autres, quelles sont ses appartenances, quelle est sa position par rapport à ces coordonnées sociales, et enfin, là encore, quel processus subjectif est en cours ? Mon approche se nourrit donc de l'analyse littéraire en lien avec quelques concepts issus, surtout, de la psychanalyse et un peu de la sociologie. Cette étude débouchera enfin sur la recherche de l'issue de ce processus personnel, pour Juan Goytisolo, en tant que sujet, dans sa vie personnelle, et en tant qu'écrivain, dans sa conception de l'écriture et dans la position qu'il adopte, à la suite de ce roman, par rapport à la société espagnole. En effet, jamais, depuis son exil lié aux circonstances politiques dans la péninsule, ou depuis que celles-ci on retrouvé leur normalité démocratique, Goytisolo n'a cessé d'apporter sa contribution littéraire ou

d'essayiste aux débats qui animent le monde ibérique.²⁴ Il a travaillé il y a quelques années, de son vivant donc, à l'édition de ses œuvres complètes, commencée en 2005.²⁵

Décédé le 4 juin 2017, il repose, à côté de la tombe de Jean Genet, à Larache, au Maroc.

Première partie :
Un individu dans la société
Un sujet dans l'histoire